

DU MÊME AUTEUR

Le Secret du funambule
Milan, 1989

Le Bruit du vent
Gallimard Jeunesse, 1991
et « *Folio Junior* », n° 1284

La Lumière volée
Gallimard Jeunesse, 1993
et « *Folio Junior* », n° 1234

Le Jour de la cavalerie
Seuil Jeunesse, 1995
et « *Points* », n° P1053

L'Arbre
Seuil Jeunesse, 1996

Vie de sable
Seuil Jeunesse, 1998

Une rivière verte et silencieuse
Seuil, 1999
et « *Points* », n° P840

La Dernière Neige
Seuil, 2000
et « *Points* », n° P942

La Beauté des loutres
Seuil, 2002

Quatre soldats
Seuil, 2003

Sur la mer
Librairies initiales, 2003
(hors commerce)

HUBERT MINGARELLI

HOMMES
SANS MÈRE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

L'auteur remercie le Centre national du livre
pour son soutien.

ISBN 978-2-02-101323-8

© ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Un jour brûlant, les quartiers-maîtres de seconde classe Homer et Olmann marchaient entre des champs de pommes de terre. La route montait, ils étaient silencieux tous les deux, et leur bateau mouillait dans la baie très loin en dessous d'eux. Ils avaient de larges taches de sueur sous les bras et dans le creux du dos, et portaient la casquette rabattue sur le front. Le soleil était devant eux dans la perspective de la route, il était éclatant et il descendait rapidement sur l'horizon. Les deux hommes d'équipage marchaient l'un à côté de l'autre et parfois leurs épaules se touchaient, alors ils s'écartaient, et puis au bout d'un instant ils se rapprochaient, et de nouveau ils se touchaient. Ils portaient le même uniforme et le même insigne de leur grade sur leur manche. Seul l'état de leur casquette indiquait une différence entre eux. Celle d'Homer était déformée et

avachie, et ainsi elle attestait de sa plus grande ancienneté à bord.

Tout en haut de la route il y avait un arbre mort, et il leur semblait à tous les deux qu'il était loin. Homer tourna la tête et cracha sur le côté. Olmann essaya de l'imiter mais rien ne vint. Il branla la tête, il saisit sa casquette et l'épousseta contre sa hanche.

– Tu veux que je te dise ? demanda-t-il en renfilant sa casquette.

– Vas-y, Olmann, dis-moi !

Olmann fixa l'arbre mort au loin et plissa les yeux d'une manière douloureuse.

– J'ai soif, dit-il.

– Je le sais bien, Olmann.

– Et quand est-ce qu'on va boire ?

– J'en sais rien, répondit Homer, et il prit lui aussi sa casquette pour souffler dessus.

Ensuite il lui demanda :

– Olmann, qu'est-ce que tu veux me dire, finalement ?

– Eh bien, où tu nous emmènes, hein ? Parce que si on trouve pas, on n'aura pas le temps de rejoindre les autres.

Homer renfilait sa casquette.

– On n'aura pas à rejoindre les autres.

Olmann dit :

– Oui mais si on s’est foutus dedans, qu’est-ce qu’on fera ?

– Je suis sûr qu’on est bons.

– Oui mais suppose qu’on n’est pas bons, où est-ce qu’on ira alors ? On aura juste le temps de retourner à bord avant l’appel. Et tout le monde aura fait son affaire, sauf nous.

Homer ne lui répondit pas.

– Écoute, dit Olmann, faisons demi-tour en vitesse et allons rejoindre les autres en ville où on aurait dû aller nous aussi.

Homer se retourna et regarda la route, et ainsi, sans l’éclat du soleil dans les yeux, elle lui sembla moins brûlante et moins couverte de poussière. Il fit le geste de prendre le plan dans la poche de sa chemise et renonça.

– Hein ! faisons demi-tour maintenant, répéta Olmann.

Homer gardait le silence.

– Alors ? fit Olmann.

– On s’est pas foutus dedans, dit Homer, faut seulement continuer encore un peu.

Et là-dessus il posa la main sur la nuque d’Olmann, et la serra plusieurs fois.

Olmann se dégagea et dit :

– J'en ai assez, faut qu'on retourne rejoindre les autres, je suis sûr qu'ils sont déjà installés et qu'ils se marrent, qu'ils sont pas couverts de poussière comme nous, et qu'ils en ont rien à foutre d'être les uns sur les autres étant donné qu'ils se marrent.

– T'en sais rien s'ils se marrent, après tout.

Olmann lança :

– Alors dis-moi ce qu'ils font d'autre ?

Homer chercha.

– Peut-être qu'ils se marrent, admit-il, mais ils sont les uns sur les autres.

– Qu'est-ce que ça peut foutre ? demanda Olmann.

Homer répondit :

– Tu as envie, toi, de les avoir tous sur le dos, tu les as pas assez vues, leurs sales gueules ?

La voix d'Olmann se fit persuasive :

– Oui mais là on sera pas à bord, rien n'obligera qu'on les regarde, on se prendra une table tous les deux, on se mettra nos bières devant nous et on sera tellement bien qu'on les verra pas, Homer. Ils passeront devant nous et on les verra pas parce qu'on sera tranquillement assis au frais devant nos bières, on discutera tranquillement, et quand on verra qu'une fille est libre, on ira avec elle, mon vieux. Et je te paye à manger, ouais. Hein, est-ce que ça te dit que je te paye à manger ?

Olmann avait fini sur un ton enthousiaste. Insensiblement Homer ralentissait, et à présent Olmann à côté de lui penchait la tête comme s'il attendait qu'Homer lui réponde à voix basse. Cependant Homer demeurait silencieux. Olmann lui reposa la question sur un ton d'espoir :

– Je te paye à manger ?

– Oh ça, ça m'est égal, dit Homer.

Olmann rugit :

– Je t'en fous si t'es pas complètement en train de m'emmerder. J'essaye d'arranger les choses, et toi, sacré nom de Dieu !

Sur quoi, Olmann s'arrêta net au milieu de la route, croisa ses mains derrière la tête et resserra les coudes contre ses tempes, et il se tourna sur le côté et observa les champs de pommes de terre tandis qu'Homer continuait d'avancer.

– J'essaye d'arranger les choses, lui lança-t-il avec force, comme si Homer était déjà loin.

Homer s'arrêta et se retourna vers Olmann. Olmann pivota pour lui faire face, les coudes toujours resserrés sur les tempes. Il y avait une trentaine de mètres entre eux. Olmann avait le soleil dans les yeux, en sorte qu'il les plissait et qu'à cette distance-là Homer avait l'impression qu'ils étaient fermés. Ils demeurèrent un instant ainsi à s'épier.

– T’arranges rien du tout, dit soudain Homer, je crois pas, non. Tu étais d’accord pour qu’on se trouve une maison juste pour nous, qu’on se paye du bon temps juste nous, sans personne sur le dos. Tu étais bien d’accord, Olmann. Non ?

Olmann laissa retomber ses bras et mit une main en visière. Il dit en hochant la tête :

– J’étais d’accord à condition qu’on la trouve, cette maison.

– Mais on va la trouver, dit Homer.

Olmann baissa la tête et la releva.

– Oui mais suppose simplement qu’on s’est foutus dedans, s’il te plaît efforce-toi de te l’imaginer.

– On est sur la route, Olmann. Je l’ai lu et relu, le plan, je sais qu’on y est.

Olmann se fit implorant :

– Ou alors, peut-être que l’autre nous a fait un plan à la con, qu’il a eu envie de nous emmerder. Essaie de t’imaginer ça à présent. Il y a trop longtemps qu’on marche, y a quelque chose qui cloche.

Homer dit :

– Ce qui cloche, c’est que t’as pas confiance, voilà tout.

– Oh ! fit Olmann avec dépit.

– T’as jamais confiance.

Olmann cracha par terre, les veines de son cou saillirent.

– Je fous le camp, dit-il brusquement.

Il se retourna et s'engagea dans la descente. Homer s'assit sur les talons et regarda Olmann s'éloigner de sa démarche massive et révoltée. Il avait mis les mains dans les poches et ça déformait sa veste d'uniforme. Homer posa ses coudes sur ses genoux. Il sentait le soleil dans son dos. Il voyait Olmann continuer de descendre la route, et au-delà il apercevait l'eau miroitante de la baie qui s'ouvre sur le Pacifique, les navires au mouillage, avec le leur parmi eux, mais il ne chercha pas à le reconnaître, et au-delà des navires il voyait le ciel et l'horizon courbe sur le golfe, la côte ouest du Panamá et la presqu'île d'Azuero, et au-dessus d'Olmann soudain il aperçut un vol d'oiseaux. Ils avaient un long cou et de longues ailes. Ils avaient l'air de tourner en rond et c'était difficile de leur donner une couleur à cause du soleil qui les frappait à l'horizontale.

Homer avait baissé la tête et fermé les yeux. L'eau brillante de la baie s'était imprimée sur ses pupilles, elle se dessinait en deux fenêtres blanches et mouvantes.

Quand il releva la tête, Olmann avait déjà fait demi-tour. Il remontait à présent. De loin il avait un air décidé et tenait sa casquette à la main. Homer ne le quitta plus des yeux et, quand il fut à portée de voix, il lui lança :

– Comment ça va, Olmann ?

Olmann lui fit signe du tranchant de la main qu'il avait intérêt à se taire. Un peu avant qu'il parvienne à sa hauteur, Homer se remit debout et frotta son pantalon, et quand Olmann passa à côté de lui, il se mit à sa droite et ils recommencèrent de grimper la route.

Ils firent une centaine de mètres et puis Olmann renfila sa casquette et Homer lui dit :

– Tu sais ce que j’ai fait un jour ?

– Non, dit Olmann, je sais pas.

Homer dit :

– Je suis descendu à terre avec un grand Noir.

– Bon Dieu de bois ! Mais pourquoi ça ?

– Pourquoi quoi ? demanda Homer.

– Quelle idée t’as eue de descendre avec ce Noir ?

– Personne à bord qui voulait le faire.

– T’étais pas obligé d’y aller toi, dit Olmann.

– Non, dit Homer.

Olmann lui jeta un œil par en dessous.

– Alors pourquoi tu l’as fait ? demanda-t-il. Pourquoi t’es descendu avec lui ?

Homer balança la tête d’un côté et de l’autre, et continua à bouger ainsi pendant un moment, avec dans les yeux une expression curieuse, une sorte d’étonnement, et il dit en se contractant :

– Il y avait personne non plus pour descendre avec moi.

– Je le savais ! lança Olmann joyeusement. Ouais, je m’en doutais.

Homer dit froidement :

– Si tu le savais, pourquoi tu me l’as demandé ?

Olmann lui siffla une note aiguë à la figure, l’observa et ensuite lui demanda :

– Alors qu'est-ce que t'as fait avec ce gars ?

– Ce qu'on a fait, dit Homer en ralentissant la marche, on n'a pas voulu aller avec les autres, tout comme nous en ce moment, on a pris notre temps pour trouver un endroit juste pour nous. Et on a trouvé un genre de maison privée. Voilà, un petit bordel privé, du genre de ce qu'on va trouver tous les deux. Il était au dernier étage d'un immeuble.

Homer posa la main sur le bras d'Olmann et lui fit signe de s'arrêter. Ils s'arrêtèrent au milieu de la route. Homer se recula pour avoir du champ et mima à Olmann l'ouverture d'une porte.

– On a grimpé jusqu'au dernier étage et on a ouvert, et juste en face, au fond du couloir, dit-il en levant maintenant les deux bras devant lui et à l'horizontale. Et vraiment juste devant nous tout au fond du couloir il y avait une femme assise sur les toilettes et la porte était ouverte, et on la voyait tranquillement assise sur le trône et elle s'est mise à rire en nous voyant, et des types et des filles sont arrivés des chambres et tout le monde nous a regardés et la femme a dit à tout le monde qu'elle voulait commencer avec mon gars noir étant donné qu'il devait en avoir une sacrée grande, mais lui il a dit qu'il aimait pas qu'on lui parle comme ça, alors la femme s'est levée des toilettes et elle nous a insul-

tés, et mon gars il l'a insultée aussi, et quand elle a commencé à s'approcher j'ai dit qu'on ferait mieux de foutre le camp et on a descendu les escaliers en courant et ça tournait en colimaçon, tu vois, et j'ai senti quelque chose de mouillé sur la tête, et mon gars aussi il l'a senti, ce truc mouillé, et alors on s'est arrêtés et on a regardé en haut.

À ce moment-là, Homer s'interrompt pour regarder en haut. Instinctivement Olmann fixa le ciel lui aussi, puis très rapidement revint à Homer et demanda :

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

Homer écarta les jambes et prit un pan de sa veste dans chaque main et les souleva.

– Tu sais quoi ?

Olmann branla la tête.

– Eh bien, elle tenait sa robe comme ça et elle nous pissait dessus, de là-haut, du palier, dit Homer. Je te jure, Olmann, qu'elle était en train de nous pisser dessus.

– Oh ! quoi ? fit Olmann.

– Je te jure qu'elle nous pissait dessus. Mon Dieu j'avais jamais vu ça.

– Je te crois, qui c'est qu'a jamais vu ça ?

– Personne, dit Homer, j'avais jamais entendu ça avant qu'à moi ça m'arrive.

Ils demeurèrent un instant silencieux et surpris, jusqu'à ce qu'Homer reprenne la parole :

– Et je vais te dire, Olmann, on le croyait pas complètement, mon gars et moi, on avait beau en avoir sur nous, on s'est pas remis à dévaler tout de suite.

– Je te crois, dit Olmann en appuyant de la tête.

Il se mit à réfléchir en regardant la route entre ses jambes et en serrant les lèvres. Il pencha la tête sur le côté et la redressa pour regarder un point lointain au-delà d'Homer.

– Mais je vois pas trop en fin de compte, dit-il. Où tu veux en venir avec ton histoire, je vois pas.

Homer l'encouragea avec ironie :

– Vas-y, Olmann, qu'est-ce qui te tracasse ?

– Donne-moi d'abord une cigarette, lui dit Olmann.

– T'auras encore plus soif, lui dit Homer.

– Ça m'étonnerait.

– Attends qu'on soit arrivés !

Olmann tendit la main. Homer sortit son paquet et tendit une cigarette à Olmann qui se l'alluma et ensuite demeura pensif.

– Alors, qu'est-ce qui te tracasse ?

Olmann dit :

– Y a tout qui me tracasse.

Il toisa Homer.

– Suppose que toi et ton gars vous soyez allés avec les autres, que vous soyez pas allés dans votre bordel privé. Qu'est-ce que ça change ? Je veux dire, je vois pas ce que t'as gagné à pas suivre les autres.

Homer dit :

– On nous aurait pas pissé dessus.

– Et alors ! lança Olmann d'un air ahuri.

Il balança la tête dans tous les sens en lançant sa fumée, et il plissa les yeux, les ferma presque complètement, et de nouveau et soudain il tonna sur le même air ahuri :

– Et alors !

Homer dit d'un ton détaché :

– Rien, c'est tout. Voilà, on a gagné ça, quoi d'autre, Olmann ?

Olmann commençait à se crispier, il serrait sa cigarette entre ses doigts.

– Te fous pas de ma gueule ! T'as gagné qu'on t'a pissé dessus ? C'est ça, n'est-ce pas ?

– Oui !

– T'es un pauvre loufoque. Et alors qui veut descendre à terre avec un pauvre loufoque ? Un pauvre négro.

Homer se mit à rire. Olmann dit :

– Ferme ta gueule !

Homer le prit par l'épaule. Olmann essaya de s'échapper, mais Homer tint bon, et finalement Olmann se laissa faire. Ainsi ils continuèrent de grimper et ils arrivèrent devant l'arbre mort. Les branches étaient blanches par le soleil et dépourvues de feuilles, le tronc était noir parce qu'on l'avait brûlé à la base. Homer lâcha Olmann et continua de marcher tout seul. Olmann s'arrêta sous l'arbre et tourna le dos au soleil. Il frappa des talons sur le tronc pour faire tomber la poussière de ses chaussures, et puis il s'adossa à l'arbre, lança en l'air le bout de sa cigarette et il se renfrogna en mesurant avec dégoût toute la portion de route qu'ils venaient de gravir. Il dit à voix basse :

– Je t'en foutrai si moi je veux qu'on me pisse dessus.

– Quoi ? demanda Homer qui continuait sur la route, j'ai pas entendu, Olmann.

– Je suis pas un autre négro ! gueula Olmann en regardant le ciel.

Il y eut un silence.

– T'as entendu, cette fois ? gueula Olmann.

– Ouais !

Olmann saisit sa casquette et la tint des deux mains contre son ventre.

– Amène-toi ! lança soudain Homer avec force. Amène-toi vite, Olmann mon vieux !

HOMMES SANS MÈRE

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Viens vite, Olmann !

Olmann tendit l'oreille et attendit encore, puis renfila sa casquette, se décolla à contrecœur de l'arbre mort et s'achemina vers le haut de la route en traînant des pieds, et lorsqu'il arriva près d'Homer, il aperçut la vallée.

Elle était peu profonde et très verte, et il y avait un cours d'eau et des arbres verts le long, et par endroits il s'élargissait et formait des étangs tranquilles et tout brillants, alors les arbres se reflétaient dedans avec beaucoup de netteté, et ainsi le vert des feuillages se multipliait et ça avait un air encore plus tranquille autour de ces étangs. Et il y avait des maisons rouges entourées d'arbres et des parcelles de maïs et plus haut sur les versants il y avait des parcelles de tabac. Olmann commençait de se frotter le menton.

– On s'est pas foutus dedans, dit Homer.

– Je te crois, dit Olmann.

– On n'a plus que cette route à descendre.

À nouveau ils contemplèrent la vallée, et le regard d'Homer remonta lentement la rivière. Il repéra la route qui la suivait et les embranchements. Il sortit un



RÉALISATION PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRIMERIE: BUSSIÈRE CAMEDAN IMRIMERIE À SAINT-AMAND (CHER)
DÉPÔT LÉGAL: MAI 2004. N° 60384 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE